

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL
Session 2013

FRANÇAIS
(Série L)

Durée : 4 heures

Coefficient : 3

Epreuve anticipée

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé

Dès que ce sujet vous sera remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 7 pages numérotées de 1/7 à 7/7.

OBJET d'ÉTUDE :

Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours.

CORPUS :

Texte A : Guy de Maupassant, *Une Vie*, chapitre IV, 1883.

Texte B : Emile Zola, *Le Rêve*, chapitre III, 1888.

Texte C : Carole Martinez, *Le Cœur cousu*, 2007.

Texte A : Guy de Maupassant, *Une Vie*, chapitre IV, 1883.

Fille du baron et de la baronne Le Perthuis des Vauds, la jeune et jolie Jeanne, fiancée au vicomte Julien de Lamare, prépare son mariage sous le regard de ses parents - affectueusement surnommés « petit père » et « petite mère » - et de sa tante Lison, sœur de sa mère.

Quand on prononçait « tante Lison », ces deux mots n'éveillaient pour ainsi dire aucune affection en l'esprit de personne. C'est comme si on avait dit « la cafetière ou le sucrier ».

5 Elle marchait toujours à petits pas pressés et muets ; ne faisait jamais de bruit, ne heurtait jamais rien, semblait communiquer aux objets la propriété de ne rendre aucun son. Ses mains paraissaient faites d'une espèce d'ouate, tant elle maniait légèrement et délicatement ce qu'elle touchait.

Elle arriva vers la mi-juillet, toute bouleversée par l'idée de ce mariage. Elle apportait une foule de cadeaux qui, venant d'elle, demeurèrent presque inaperçus.

10 Dès le lendemain de sa venue on ne remarqua plus qu'elle était là.

Mais en elle fermentait une émotion extraordinaire, et ses yeux ne quittaient point les fiancés. Elle s'occupa du trousseau avec une énergie singulière, une activité fiévreuse, travaillant comme une simple couturière dans sa chambre où personne ne la venait voir.

15 A tout moment elle présentait à la baronne des mouchoirs qu'elle avait ourlés elle-même, des serviettes dont elle avait brodé les chiffres, en demandant : « Est-ce bien comme ça, Adélaïde ? » Et petite mère, tout en examinant nonchalamment l'objet, répondait : « Ne te donne donc pas tant de mal, ma pauvre Lison. »

20 Un soir, vers la fin du mois, après une journée de lourde chaleur, la lune se leva dans une de ces nuits claires et tièdes, qui troublent, attendrissent, font s'exalter, semblent éveiller toutes les poésies secrètes de l'âme. Les souffles doux des champs entraient dans le salon tranquille. La baronne et son mari jouaient mollement une partie de cartes dans la clarté ronde que l'abat-jour de la lampe dessinait sur la table ; tante Lison, assise entre eux, tricotait ; et les jeunes gens accoudés à la fenêtre ouverte regardaient le jardin plein de clarté.

25 Le tilleul et le platane semaient leur ombre sur le grand gazon qui s'étendait ensuite, pâle et luisant, jusqu'au bosquet tout noir.

Attirée invinciblement par le charme tendre de cette nuit, par cet éclaircissement vaporeux des arbres et des massifs, Jeanne se tourna vers ses parents : « Petit père, nous allons faire un tour, là, sur l'herbe, devant le château. » Le baron dit, sans quitter son jeu : « Allez, mes enfants », et se remit à sa partie.

30 Ils sortirent et commencèrent à marcher lentement sur la grande pelouse blanche jusqu'au petit bois du fond.

L'heure avançait sans qu'ils songeassent à rentrer.

35 La baronne, fatiguée, voulut monter à sa chambre : « Il faut rappeler les amoureux », dit-elle.

Le baron, d'un coup d'œil, parcourut le vaste jardin lumineux, où les deux ombres erraient doucement.

40 « Laisse-les donc, reprit-il, il fait si bon dehors ! Lison va les attendre ; n'est-ce pas, Lison ? »

La vieille fille releva ses yeux inquiets, et répondit de sa voix timide : « Certainement, je les attendrai. »

Petit père souleva la baronne, et, lassé lui-même par la chaleur du jour : « Je vais me coucher aussi », dit-il. Et il partit avec sa femme.

45 Alors tante Lison à son tour se leva, et, laissant sur le bras du fauteuil l'ouvrage commencé, sa laine et la grande aiguille, elle vint s'accouder à la fenêtre et contempla la nuit charmante.

Les deux fiancés allaient sans fin, à travers le gazon, du bosquet jusqu'au perron, du perron jusqu'au bosquet. Ils se serraient les doigts et ne parlaient plus, comme sortis d'eux-mêmes, tout mêlés à la poésie visible qui s'exhalait de la terre.

50

Jeanne tout à coup aperçut dans le cadre de la fenêtre la silhouette de la vieille fille que dessinait la clarté de la lampe.

« Tiens, dit-elle, tante Lison qui nous regarde. »

Le vicomte releva la tête, et, de cette voix indifférente qui parle sans pensée :

55

« Oui, tante Lison nous regarde. »

Et ils continuèrent à rêver, à marcher lentement, à s'aimer.

Mais la rosée couvrait l'herbe, ils eurent un petit frisson de fraîcheur.

« Rentrons maintenant », dit-elle.

Et ils revinrent.

60

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le salon, tante Lison s'était remise à tricoter ! elle avait le front penché sur son travail ; et ses doigts maigres tremblaient un peu, comme s'ils eussent été très fatigués.

Jeanne s'approcha :

« Tante, on va dormir, à présent. »

65

La vieille fille tourna les yeux ; ils étaient rouges comme si elle eût pleuré. Les amoureux n'y prirent point garde ; mais le jeune homme aperçut soudain les fins souliers de la jeune fille tout couverts d'eau. Il fut saisi d'inquiétude et demanda tendrement : « N'avez-vous point froid à vos chers petits pieds ? »

70

Et tout à coup les doigts de la tante furent secoués d'un tremblement si fort que son ouvrage s'en échappa ; la pelote de laine roula au loin sur le parquet ; et, cachant brusquement sa figure dans ses mains, elle se mit à pleurer par grands sanglots convulsifs.

Texte B : Emile Zola, *Le Rêve*, chapitre III, 1888.

Petite fille, Angélique, enfant malheureuse et révoltée, a trouvé refuge auprès d'un couple de braves gens, artisans brodeurs, qui l'ont adoptée et patiemment lui apprennent leur métier. Angélique se passionne pour cette activité qui apaise ses colères et ne tarde pas à y exceller.

Angélique était devenue une brodeuse rare, d'une adresse et d'un goût dont s'émerveillaient les Hubert¹. En dehors de ce qu'ils lui avaient appris, elle apportait sa passion, qui donnait de la vie aux fleurs, de la foi aux symboles. Sous ses mains, la soie et l'or s'animaient, une envolée mystique élançait les moindres ornements, elle s'y livrait toute, avec son imagination en continuel éveil, sa croyance au monde de l'invisible. Certaines de ses broderies avaient tellement remué le diocèse de Beaumont, qu'un prêtre, archéologue, et un autre, amateur de tableaux, étaient venus la voir, en s'extasiant devant ses Vierges, qu'ils comparaient aux naïves figures des primitifs². C'était la même sincérité, le même sentiment de l'au-delà, comme cerclé dans une perfection minutieuse des détails. Elle avait le don du dessin, un vrai miracle qui, sans professeur, rien qu'avec ses études du soir, à la lampe, lui permettait souvent de corriger ses modèles, de s'en écarter, d'aller à sa fantaisie, créant de la pointe de son aiguille. Aussi les Hubert, qui déclaraient la science du dessin nécessaire à une bonne brodeuse, s'effaçaient-ils devant elle, malgré leur ancienneté dans la partie. Et ils en arrivaient modestement à n'être plus que ses aides, à la charger de tous les travaux de grand luxe, dont ils lui préparaient les dessous.

D'un bout de l'année à l'autre, que de merveilles, éclatantes et saintes, lui passaient par les mains ! Elle n'était que dans la soie, le satin, le velours, les draps d'or et d'argent.

1. les Hubert : couple qui a adopté Angélique.

2. primitifs : artistes peintres d'avant la Renaissance, qui aimaient à employer l'or et les couleurs vives.

Texte C : Carole Martinez, *Le Cœur cousu*, 2007.

Une jeune fille pauvre, Frasquita, vient d'épouser un rude artisan qui tout le jour la laisse au pouvoir tyrannique de sa vieille mère, la Carasco, perpétuellement silencieuse. Cependant, l'après-midi, Frasquita a droit à quelques moments de répit dont elle profite pour coudre et broder.

La narratrice est la fille de Frasquita.

Elle rangea sa chaise – ces quelques centimètres de bois que les Carasco lui avaient concédés – sous la plus grande des fenêtres de la salle immaculée et s'assit là, une pièce de drap sur les genoux, la seule pièce inachevée de son trousseau.

5 Elle ouvrit sa boîte à couture. Les bobines aux couleurs chatoyantes irisèrent l'écran blanc des murs.

La vieille prit un instant ce simple écrin de bois pour un coffret à bijoux tant les fils étaient nombreux et leurs teintes vives et variées. Frasquita déploya le drap, étendit ses longs bras, et deux ailes de tissu s'abattirent au sol dans un courant d'air chaud.

10 Étonnamment, la Carasco ne s'approcha pas et, assise à l'autre bout de la pièce, elle regarda en silence sa belle-fille broder.

15 Frasquita travaillait avec soin, ses doigts maniaient la rude étoffe avec des égards, une déférence, une grâce que les couturières réservent à la soie, au satin, au brocart. Ses mains caressaient la toile de lin, comme on explore une peau, jouissant de la grosseur de son grain. Puis le fil traçait ses larges volutes dans l'air saturé de cette fin d'été, des lignes colorées couraient sur les murs blancs, l'aiguille brillait un instant au soleil avant de plonger dans l'épaisseur de l'étoffe, ne laissant pour tout sillage qu'un fin point coloré, qu'une minuscule tache, qui, petit à petit, s'épanouissait, gagnait la pâleur du drap.

20 Quand sa belle-fille brodait, la Carasco se ramassait sur elle-même afin que l'ombre de la main, afin que l'ombre de l'aiguille ne vînt jamais se briser contre son ombre desséchée.

Armée d'une simple aiguille, ma mère plia la place forte.

25 La vieille éblouie par cette merveille offrit plusieurs fois – en secret et sans un mot – des morceaux de tissu à Frasquita. Ces présents furent les seuls que la Carasco fit jamais car, contre toute attente, sa belle-fille fut son unique fierté.

La couturière, le nez dans son ouvrage, ne remarqua pas le visage réjoui de la vieille quand apparut sur la toile un chemin traversant un crépuscule tendu de fil bleu. Jamais elle ne vit ce sourire qui découvrit une bouche vide, un terrible trou édenté (qui pense encore que seules les dents peuvent effrayer les enfants ?).

30 La Carasco s'adoucissait de jour en jour au contact de la beauté. S'il n'avait pas été trop tard, sans doute aurait-elle réappris à parler.

35 Mais Frasquita, dont les yeux cherchaient sans cesse la porte, la fenêtre ou l'espace mat de son drapeau inlassablement brodé, commença à tourner ses regards vers l'intérieur et ressentit les mouvements de l'enfant qui poussait dans son ventre. Elle délaissa alors son ouvrage dont la splendeur attendrissait la vieille et passa ses journées à guetter ce mystère en elle, tentant d'en capter les pensées. Dès le premier mouvement, elle parla à l'enfant, elle se servit de sa voix comme d'une l'aiguille, brochant son espace intérieur.

ÉCRITURE

I - Vous répondrez d'abord à la question suivante : (4 points)

Comment ces pages de roman mettent-elles en valeur la richesse intérieure des personnages de Tante Lison, Angélique et Frasquita ?

Vous rédigerez votre réponse en vous appuyant sur la confrontation des extraits composant le corpus.

II - Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants : (16 points)

SUJET 1 : Commentaire

Vous ferez un commentaire littéraire de l'extrait du roman de Carole Martinez. (texte C)

SUJET 2 : Dissertation

Selon vous, la fonction essentielle du roman consiste-t-elle à broder des histoires pour aider le lecteur à fuir la réalité ?

SUJET 3 : Écriture d'invention

En vous fondant sur le texte A extrait du roman *Une Vie* de Guy de Maupassant, vous écrirez un monologue intérieur faisant entendre les pensées qui bouleversent l'esprit de « tante Lison » tandis qu'elle regarde « les deux fiancés » se promener « sans fin » par une « nuit charmante ».

La longueur de ce monologue sera d'une page au moins.